

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Guérisseur. Un Chauffeur. Dernières paroles de Grand Homme. Cuisine. 7me PAGE. Poésie. Mondanité. Chiffons. Le Double.

Castro en détresse

L'heure pourrait bien sonner bientôt pour Castro de payer d'un seul coup les avances dont il a couvert tous les pays en rapport avec le sien depuis son arrivée au pouvoir, d'être traité comme il a si souvent traité les autres, d'être chassé ignominieusement du gouvernement du peuple qu'il a tenu si longtemps sous sa férule.

La révolution grande, en effet, à Caracas, et si l'on en croit les avis reçus de Venezuela et certains avis particuliers provenant indubitablement de sources dignes de foi, elle ne se réduit pas à de simples émeutes provoquées par quelques mécontents, mais est au contraire formellement organisée et est armée pour vaincre, dit-on, de la guerre.

On va même jusqu'à dire que les chefs des révolutionnaires ont conclu avec les Hollandais, dont les navires de guerre croisent sur les côtes de Venezuela, une entente d'après laquelle les navires portant les cargaisons d'armes et de munitions envoyées des Etats Unis passeront librement.

Dans ces conditions la révolution serait à peu près certaine d'avoir succès, et le renversement de Castro ne serait plus qu'une question de temps.

On croit, du reste, en haut lieu à Washington, que les révolutionnaires vénézuéliens seront maîtres du terrain avant longtemps, car on annonce que s'ils établissent un gouvernement il sera immédiatement reconnu par les autorités de Washington. Les puissances d'Europe suivront naturellement l'exemple des Etats Unis, et c'en sera fait à tout jamais du régime de Castro.

Le président vénézuélien est à Berlin, où il consulte ostensiblement des spécialistes relativement à une maladie dont il se dit atteint, mais qui, en tout cas, ne le fait nullement souffrir et ne l'empêche pas de mener joyeuse vie. Il n'ajoute pas foi, dit-on,

aux nouvelles qui arrivent de son pays et se refuse à croire qu'il y ait eu des manifestations dirigées contre lui à Caracas. Il est peut-être sincère après tout. La façon dont il a exercé le pouvoir a pu lui laisser l'impression que personne n'oserait l'attaquer. S'il a cette idée il lui faudra en rabattre bientôt très probablement.

D'un autre côté, certaines personnes ne sont pas éloignées de croire que Castro s'est rendu en Europe non pour s'y faire soigner, mais pour échapper à ses ennemis intérieurs qui commençaient à le serrer d'un peu trop près.

C'est douteux, car le président vénézuélien agit et parle comme s'il n'avait abandonné que momentanément les rênes du gouvernement. Il a dit, en effet, au plénier autorisé un diplomate qui l'accompagnait à dire que la reprise des relations entre la France et le Venezuela serait chose facile, qu'il suffirait de soumettre le différend à l'arbitrage. Il ne craignait donc pas d'être renversé prochainement puisqu'il songerait à entamer des négociations avec le gouvernement de Paris.

Mais en admettant que Castro ne soit pas renversé ce n'est pas la proposition qu'il fait aujourd'hui qui ramènera l'accord entre la France et son pays.

La question en litige a déjà été soumise à l'arbitrage, et le gouvernement français demande simplement l'exécution de la décision des arbitres, à laquelle s'est malheureusement refusé le président vénézuélien. Après cela, il sera temps de penser au rétablissement des relations.

Quoiqu'il en dise Castro ne doit pas ignorer la gravité des événements de Caracas, et peut-être croit-il regagner quelque prestige en cherchant à se rapprocher des puissances qu'il a offensées. Mais le gouvernement français ne changera pas d'attitude envers lui, quelles que soient les promesses qu'il puisse faire.

LA TOISON D'OR.

A l'occasion de son jubilé, S. M. l'empereur François-Joseph a daigné conférer au comte de Khevenhüller-Metsch, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris, la Toison d'Or, en récompense des services signalés rendus à son souverain et à son pays par l'éminent diplomate.

La Toison d'Or, qui est la plus haute distinction honorifique en Autriche, est très rarement accordée, et confère au nombre extrêmement restreint des personnes qui en sont honorées, des privilèges exceptionnels. L'Empereur, en lui écrivant, les appelle: "Mon cher cousin."

On sait que l'ordre de la Toison d'Or fut fondé en 1429, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne. A la mort de Charles le Téméraire, la grande maîtresse passa à la Maison de Habsbourg, par le mariage de Marie de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien d'Autriche, depuis empereur d'Allemagne. Au moment de l'abdication de Charles Quint, les deux lignes de la Maison de Habsbourg qui régnaient en Allemagne et en Espagne conservèrent toutes les deux la grande maîtrise. Après arrangement fait en 1700, à l'extinction de la ligne espagnole, il fut convenu que les souverains espagnols continueraient à faire des chevaliers de la Toison d'Or. Cet ordre ne se confère qu'aux souverains, aux hommes d'Etat les plus éminents et aux membres de la haute aristocratie.

Les empereurs d'Autriche ne la confèrent qu'à des catholiques — la règle est observée même par les souverains — et à des personnages de très illustre naissance. En France, le seul titulaire actuel de la Toison d'Or d'Autriche est le Duc d'Orléans, qui la reçut au moment de son mariage.

La Voyante de Napoléon A SAINTE-HELENE.

On parlait il y a quelque temps de l'indifférence que les membres de la famille Bonaparte témoignent pour Napoléon déchu.

Un fait dont on s'étonna fut que le gouvernement anglais ayant autorisé la famille à envoyer un médecin et un prêtre au prisonnier de Sainte-Hélène, le cardinal Feuch et Mme Lotitia lui envoyèrent, non pas le docteur Fourreau de Beauregard, son premier médecin pendant les Cent-Jours et qui se tenait à leur disposition, mais une sorte de barbier corse. De même, point de prêtre français: un Corse, de soixante-cinq ans, anciennement curé au Mexique, vint en 1814 de Corse à l'île d'Elbe pour y être au moniteur de Madame mère, et, en cette qualité, l'ayant suivie à Paris. Il avait déjà subi une ou deux attaques d'apoplexie et "parfois, il ne pouvait pas s'exprimer". Vu les infirmités de ce Buonavita, Feuch lui adjoint un autre prêtre corse, très jeune.

Ce ne serait pas indifférence et ingratitude; mais d'après le dernier livre de M. Frédéric Masson: "Autour de Sainte-Hélène", une voyante, encore! était dans l'affaire.

Les décisions prises par Feuch et confirmées par Madame semblaient inexplicables. L'itineraire tracé aux membres de la petite caravane n'était point été différent d'habitude et dessein pour retarder indéfiniment leur embarquement. Aussi bien, n'était-ce pas le but que se proposaient Feuch et sa cour? A quoi bon médecin, prêtres, cuisiniers, maître d'hôtel iraient-ils à Sainte-Hélène, puisque l'Empereur n'y était plus? "Je ne sais, écrit Feuch à Las Cases le 5 décembre 1818, quels moyens Dieu emploiera pour délivrer l'Empereur de sa captivité, mais je ne suis pas moins intime-ment convaincu que cela ne peut pas tarder. J'attends tout de lui: et ma confiance est pleine; et le 27 février 1819, dévoilant une partie de son secret, il écrit: "Quelqu'un nous assure que, trois à quatre jours avant le 19 janvier, l'Empereur a reçu la permission de sortir de Sainte-Hélène, et que les Anglais le portent ailleurs. Que vous dirai-je! Tout est miraculeux dans sa vie, et je suis très porté à croire encore ce miracle. D'ailleurs, son existence est un prodige et Dieu peut continuer à faire de lui ce qui lui plaît."

Ce quelqu'un qui a révélé à Feuch et à Madame que l'Empereur a été enlevé de Sainte-Hélène, non par les Anglais, mais par les anges, est une voyante allemande qui s'est complètement emparée de leur esprit et qui, de 1818 à 1821, sans que rien puisse altérer leur aveugle confiance, les bercera de ses contes biens, s'interposera entre eux et la vérité et les fera vivre de mensonges. C'est là l'histoire suprême. Au moment où l'Empereur peut recevoir des secours matériels et moraux qui lui adouciront le suprême départ, où

l'Angleterre le permet, où les rois y consentent, que lui envoie Feuch? Pour le corps, un barbier corse, le plus mal éduqué, le moins exact à son devoir, le plus ignorant dans sa profession; pour l'âme, un vieux prêtre hétérodoxe et aphone, avec un jeune qui sait à peine lire et écrire!

L'autorisation du ministère anglais était en date du 10 août 1819; la petite caravane ne partit de Rome qu'à la fin de février 1819; elle arriva à Sainte-Hélène le 20 septembre. L'empereur, dont l'état était déplorable, jugea au premier coup le médecin et les prêtres; ils ne pouvaient lui être d'aucun secours. Qu'importait aux souverains, puisqu'il n'était pas malade! Qu'importait à Madame et à Feuch, puisqu'il n'était plus à Sainte-Hélène! "Quoique les gazettes et les Anglais, écrit Feuch à Las Cases, veulent toujours insinuer qu'il est à Sainte-Hélène, nous avons lieu de croire qu'il n'y est plus; et, bien que nous ne sachions ni le lieu où il se trouve, ni le temps où il se rendra visible, nous avons des preuves suffisantes pour persister dans nos croyances... Il n'y a pas de doute que le gélier de Sainte-Hélène oblige le comte Bertrand à vous écrire comme si Napoléon était encore dans les fers, mais nous avons des certitudes supérieures."

Cette opinion fantastique était au moins commode pour excuser l'inertie de la famille.

La Santé de Mistral.

Frédéric Mistral est guéri: il pourra assister, plus soude que jamais, à l'inauguration de sa statue au printemps prochain dans la ville d'Arles.

Le poète de "Mirailles" qui a été invité par de nombreux immortalités à se présenter à des séances tenues sous le coupole, a préféré qu'il préférât demeurer à Maillane, tranquillement, que de se rendre à Paris pour grimper les escaliers des immortalités.

Certains d'entre les immortalités de l'Académie peuvent être à la mode. Mais vous, vous avez la gloire; vous êtes immortel dans le vrai sens du mot, disait Coppée à Mistral.

Pensées et Réflexions.

Les gens qui ont la rage de tout niveler ignorent que général l'harmonie ne vient pas de l'identité, mais du contraste.

La plupart du temps, les gens qui sont avertis sont rancuniers. Dans les deux cas, ils amassent.

La Révolution de 1789 revendiquait l'égalité devant la loi-principe juste. La future Révolution sociale revendique l'égalité devant le destin-principe faux.

Le mépris de l'homme qui se bat pour celui qui ne se bat pas n'est égal que par le mépris de l'homme qui ne se bat pas pour celui qui se bat: mais ce n'est pas tout à fait le même...

L'importation de l'absinthe.

Washington, 19 décembre.—Il est très probable que le gouvernement interdira dans un avenir prochain l'importation de l'absinthe aux Etats Unis.

Le Dr Wiley, chef du laboratoire de chimie fédérale, a fait une enquête sur la consommation de l'absinthe dans le pays et a reconnu que cette consommation faisait de rapides progrès.

Il a en conséquence adressé un rapport au département de l'agriculture en faisant remarquer que l'article 11 de la loi sur les denrées alimentaires interdit l'importation d'articles nuisibles à la santé.

THEATRES.

TULANE.

Demain soir les habitués du Tulane auront le plaisir d'entendre Edward Sothorn. Son répertoire comprend, cette fois, les dernières additions à sa galerie de portraits. Il joue lundi, mardi, mercredi et le jour de Noël en matinée "Richard Lovelace," jeudi, vendredi et samedi en matinée "Lord Dundreary," et samedi soir "Hamlet."

Les apparitions de M. Sothorn ici, qui sont trop rares, sont toujours d'une grande importance dramatique. Le public d'ici peut le remercier des représentations les plus brillantes et les plus artistiques qui aient jamais été données dans le pays. Des trente-sept premiers rôles qu'il a tenus depuis qu'il est à la tête d'une troupe tous étaient d'une immense importance dramatique. Dans le drame, la comédie, la tragédie, son succès a été phénoménal.

CRESCENT.

M. Frédéric Schwartz, l'impressionneur de Thurston, le plus grand magicien de l'époque, possède un livre qui forme un complément complet de la tournée du grand artiste dans le monde entier. L'éloge de Thurston est fait dans une douzaine de langues, y compris la chinoise, la japonaise, l'indienne et la tagalog, la langue des natifs de Manille.

Parti de San Francisco en juin 1904, avec quinze personnes et dix tonnes de bagages, M. Thurston a débarqué à Sidney, Australie, pour ne revenir à New York qu'en mai 1907. Au cours de sa tournée il a visité l'Australie, la Nouvelle Zélande, la Tasmanie, les îles Fidji, le Queensland, les Hawaï, les Philippines, la Chine, le Japon, Sumatra, le Birman, l'Inde, l'Egypte, le Maroc, l'Espagne, l'Italie, la France et l'Angleterre.

Ayant conquis le monde il fait maintenant une tournée triomphale dans son pays natal.

ORPHEUM.

Pour la semaine de Noël l'Orpheum offrira un programme particulièrement attrayant, en tête duquel est inscrite Katie Barry, la célèbre comédienne anglaise.

Quoique Mlle Barry n'ait jamais paru à l'Orpheum elle est bien connue des habitués de théâtre, qui l'ont applaudie dans le rôle de Fifi, de "The Chinese Honey Moon".

La troupe Melani est composée de huit chanteurs italiens venant des troupes d'opéra de New York et de Milan. Elle sera applaudie, ainsi que les numéros de Silbon et son cirque de chats dressés, des athlètes aussi gracieux que forts, de Henry Clive et May Sturgis, qui jouent une comédie et font de la prestidigitation, de Ward Klare et Cie, qui paraissent dans une saynète, "The Twin Flats", et des comédiens et danseurs Ernie et Mildred Potts.

Le procès des "Night Riders" de Reelfoot Lake.

Union City, Tenn., 19 décembre.—Le juge Jones, qui hier a demandé aux journalistes présents dans la salle d'audience de ne pas publier les détails du procès des "Night Riders", a recommandé aujourd'hui aux ministres des églises locales de ne faire aucune mention de l'affaire dans leurs sermons du dimanche en alléguant que des jurés pourraient se



EDWARD SOTHERN IN HIS NEW ROMANTIC ROLE "RICHARD LOVELACE"

trouver dans l'audience et qu'il était désirable qu'ils n'eussent aucune idée préconçue des détails. Le premier témoin appelé à la barre est...

R. Z. Taylor, qui se trouvait avec le capitaine Quentin Ranken le soir du drame et qui n'a échappé aux assassins que grâce à sa présence d'esprit.

Le colonel Taylor est un vétérán de l'armée confédérée. Il est âgé de 63 ans.

M. Taylor a donné de longs détails sur la façon dont les "Night Riders" avaient procédé le soir du drame et sur son évitement en se jetant dans un bayou et en se tenant caché derrière un tronç d'arbre.

La déposition du témoin a produit une profonde impression sur l'audience. Le procureur ayant demandé au colonel Taylor s'il reconnaissait parmi les inculpés quelques-uns des individus qui ont participé à l'assassinat du capitaine Ranken, le témoin a répondu qu'il lui était impossible d'identifier aucun, le plus ayant la figure masquée le soir du drame.

Courtier grièvement blessé par un de ses clients.

New York, 19 décembre.—M. Henry B. Snyder, un courtier et membre du conseil municipal de Plainfield, N. J., a été grièvement blessé, ce matin, par John C. Lumsden, un inventeur, qui prétend avoir été trompé par Snyder.

Lumsden s'est rendu dans le bureau de M. Snyder, situé au no. 39 Broad Street, et après une longue discussion a sorti un revolver et a fait feu deux fois sur sa victime. Après une longue lutte avec le meurtrier, un commis de Snyder parvint à le désarmer et à le remettre entre les mains de la justice.



KATHRIN KLARE ET ALICE WARD Dans "The Twin Flats" à l'Orpheum.

avait donné Lisou, il alla prendre dans sa bibliothèque un de ses livres favoris et s'installa près de la fenêtre.

Une heure s'écoula ainsi, dans le calme et dans le silence. Croix-Vitré s'était endormi dans son fauteuil. Ciboulot, en prenant mille précautions pour ne point le réveiller, rebourna la bougie. Une grosse chaleur lourde emplissait la pièce. Or, le garçon, presque toujours dehors dans le bois, à l'air très vif et très per de la montagne, du reste à peu près insensible aux rigueurs de la température, ouvrit la porte, la ferma doucement, et, la respira plusieurs fois.

Lisou lui avait ordonné de ne pas bouger, mais elle ne lui avait pas défendu de prendre un peu d'air. Il n'avait pas l'intention de s'éloigner. Dehors on entendait, du moment qu'il était contre la porte, et que, d'un coup d'oeil, il pouvait apercevoir Croix-Vitré, il ne désobéissait pas à la consigne de la jeune fille.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il était là, les mains dans les poches, les yeux en l'air lorsque, tout à coup, son attention fut mise en éveil par un de ces mille drames de la nature, de la vie pour la mort, de la mort pour la vie.

Une bande de grives volait, en face de lui, sur des gendriers dont elles piquaient les grains d'attendris par les premiers

tes galées. Elles se gorgaient des petites fruits à la forte et âcre odeur, lorsqu'un point apparut sous les nuages du ciel voilé, gros tout d'abord comme une hirondelle, mais qui, rapide comme la foudre, fonça de là-haut sur la bande d'effarés.

C'était un épervier. Avec une vélocité et une adresse redoutables, il venait de lier une grive, lourde de genévre, lui avait brié le crâne d'un coup de bec, et l'emportait. Cela s'était passé à quelques pas de Ciboulot.

Or, Ciboulot avait l'amour des petites oiseaux et la haine de l'épervier. Ce qui venait de faire celui-ci était une insulte directe à Ciboulot. Pour venger cette insulte, le garçon savait comment s'y prendre. Il avait remarqué que l'oiseau de proie était allé s'abattre sous un sapin, en brodant de la forêt, pour y dégorger à loisir son déjeuner. Il y courut. L'épervier s'en vola, alla se percher dans la forêt, au loin. La grive était à peine entamée. C'était un déjeuner interrompu. Mais Henriot connaissait trop bien son fessier pour ne pas être sûr que l'épervier retournerait à la grive, le même jour, au plus tard le lendemain au matin. Il revint à la Mare-à-l'Eau chercher un piège, à l'aube, de même coup, que Croix-Vitré continuait de dormir et s'en alla tendre son piège, à la place où s'était abat-

tu l'épervier, avec la grive comme appât.

Or, lorsqu'il eut fini cette besogne, et quand il se disposait à rentrer à la Mare-à-l'Eau, voilà qu'il remarqua sur le sentier, des traces toutes fraîches.

Il murmura: — Oh! oh! un renard qui a osé venir jusqu'ici en plein jour! Sans doute pour nous voler une poule ou un cassard!...

Or, Ciboulot à la haine du renard autant qu'il a la haine de l'épervier.

Il se met à suivre la passée du renard, remontant le pied, vers la forêt, afin de tâcher de deviner où se tenait de préférence le voleur.

La piste remontait jusqu'à des roches où Ciboulot n'avait pas, jusque-là, remarqué de terrier. Il prit note de l'endroit, dans sa mémoire.

Il se disposait, cette fois, à regagner la maison, lorsqu'il remarqua, près du terrier, un pied de chevreuil.

Or, Ciboulot n'aimait rien tant que ces jolis animaux et s'amusait à les surprendre pour les admirer, sans être vu, pendant qu'ils reposaient en quelque taillis.

fonillée, en dépit des premières gelées.

Des sangliers avaient passé là, sûrement la nuit dernière, et devaient être bégayés non loin dans les fonds très fourrés et épineux de la Combte-aux-Dames.

Or, s'il y avait ces animaux et les obligés, à coups de pierres, ou à coups de bâton, à quitter leur repaire, c'était un grand plaisir pour Ciboulot.

Et le voilà qui cherche le fourré.

Cela lui prit une demi-heure encore. Un fracas de gaillis et de branches brisées lui apprit que les sangliers, craintifs parce qu'ils étaient jeunes, n'avaient pas voulu attendre son insulte et ils dévalaient, roulaient à travers bois.

Ciboulot s'arrêta, leva les nez vers le ciel dont les coins seulement sont visibles entre les cimes pressées des sapins.

Les nuages se sont épaissis, ont pris une teinte sombre de tempête.

Un coup de vent — un seul, pareil à un signal — courbe les arbres et fait trissonner la forêt au loin, jusque dans ses profondeurs.

pendant il faisait presque nuit. Cette fois, il se hâta, sans chercher d'autres distractions.

Tout à coup, il se rappelle la consigne de Lisou.

— Tu ne bougeras pas d'ici... et tu veilleras, à ma place, sur M. de Croix-Vitré...

Alors il prend sa course, de toute la longueur de ses grandes jambes, murmurant:

— Mon Dieu, je suis en faute... La forêt lui est si familière qu'il peut couper par les broussailles, par les fonds les plus obscurs, sans s'égarer un seul instant. Et il n'hésite jamais.

Au fur et à mesure qu'il se rapproche de la lièze du bois, des craintes naissent en lui... il les chasse... elles reviennent... elles augmentent... elles l'obsèdent... Il se forme mille imaginations... Oui, sûrement... il sera arrivé quelque chose...

Le comte dormait tout à l'heure Lisou me grondera... Pourquoi Lisou ne soit-il arrivé... qu'il ne soit là à se réveiller... et se voyant seul il a pu gé-

mer... C'était sa façon d'appréhender... et voyant que personne n'accourait à son appel, il a pu avoir peur... qui sait s'il n'a pas tenté de se lever de son fauteuil?... Et s'il n'est pas tombé... Et comme il était près du poêle, n'a-t-il pas pu tomber sur le feu?... Et la maison de la Mare-à-l'Eau est isolée... Personne, non, personne n'aurait entendu le malheureux et ses

burlements de torture!... Et cela, ce sera sa faute, à lui, Henriot...

Il court à travers bois, pareil à une bête sauvage.

Enfin, la forêt s'éclaircit... Il s'approche de la bordure... le voici en plaine... il aperçoit la Mare-à-l'Eau; encore visible à travers le rideau des flocons qui s'épaississent, mais déjà toute blanche et comme onnée de neige...

Il respire — Il n'y a toujours pas d'incendie! se dit-il.

Une minute encore. Il est arrivé. Et il s'arrête, surpris, de vant la maison...

La porte est toute grande ouverte... La neige s'y engouffre, pousse par la rafale...

Il entre...

La maison est vide... le fauteuil du paralytique est inoccupé... les fourrures dont il se couvre les genoux, d'habitude, ont roulé sur le sol... Le lit, aussi, est vide... L'homme qui ne pouvait se mouvoir, ni se traîner, ni faire un pas, cet homme est parti, seul... pour aller où?... — Impossible! murmure Ciboulot... C'était comme un cadavre vivant...

A l'ors sans savoir où il va, au hasard, pareil à un ton, Henriot s'élança hors de la maison et se met à courir à la recherche du vieillard, dans la campagne, que déjà la rafale ensuivait sous un immense linceul...

Entre ce vendredi et ce samedi, Nathalie n'avait pu s'endormir. Elle n'avait même pas songé à se coucher. La fièvre la tenait éveillée.

Folle, vraiment, que son exaspération!...

Chassée de Royaume! Et chassée par qui? Par Michel et Laurent, ses fils!... Et vaincue par Germaine!... Elle est beau, en ces heures nocturnes tourner et retourner cette situation dans tous les sens, elle arrive au même point, invariablement:

Elle allait quitter, de force, Royaume... Mon Royaume... Car le domaine était devenu son Royaume à elle aussi!... Elle s'était si bien habituée de puis longtemps, à y régner en maîtresse, souveraine de tout!...

Les moindres bruits de la nuit la trouvaient si nerveuse et surexcitée, dans une détresse si profonde, qu'à chaque minute elle s'imaginait que ses fils, pris de repentir, rodait, craintifs, autour de son appartement, venaient lui demander pardon sans attendre un lendemain, mais osant frapper chez elle, de peur de troubler son repos.

La suite à dimanche prochain.